

renversée et la tête appuyée sur une de ses mains, elle ne s'était pas aperçue que la porte de cette chambre où elle se croyait seule, s'était ouverte, que quelqu'un s'était approché lentement et la contemplait debout et immobile. Elle causait tout bas avec son cœur, sans articuler distinctement aucune parole, mais on pouvait juger au mouvement de ses lèvres que le même nom y revenait toujours. Enfin, faisant un effort sur elle-même pour chasser les pensées douloureuses qui l'obsédaient, elle passa la main sur son front et promena autour d'elle ses regards comme une personne qui se réveille.

—Marianne! s'écria-t-elle avec effroi: Marianne, tu étais là!

Son trouble était si grand qu'elle ne put se lever; elle baissa les yeux et balbutia d'une voix brisée:

—J'ai parlé, n'est-ce pas? tu m'as entendue?

—Vous n'avez rien dit, répondit Marianne en prenant une de ses mains. J'aurais dû me retirer, peut-être; mais ne m'accusez pas, ma bonne tante, d'être restée pour épier vos secrets. Vous êtes triste, et je voudrais pouvoir vous consoler.

—Toi! dit madame Lascourt en secouant la tête et en repoussant doucement Marianne,

Celle-ci la regarda avec surprise et retint la main qu'elle cherchait à retirer.

—Vous ne repoussez, dit-elle: vous me croyez peut-être indigne de votre affection; mais ne vous hâtez point de me juger. Vous avez observé ma conduite et vous me croyez peut-être égarée, peut-être coupable. Ne craignez rien: ma conscience est pure comme la votre, je ne suis que malheureuse, et j'ai besoin d'une amie, non pour me protéger, mais pour me plaindre.

Cette demi-confiance ne fut suivie d'aucune réponse. Marianne toujours debout devant Fanny la regardait avec une sorte d'admiration mêlée d'envie.

—Si j'étais aussi belle, se dit-elle tout bas, sans doute il m'aimerait! Puis elle ajouta à haute voix:

—Je n'ai confié mes peines à personne: j'ai dévoré mon chagrin, mais il m'étouffe; et vous l'aviez déjà deviné, j'en suis sûre.

Forcée de parler, Fanny lui dit en la faisant asseoir à côté d'elle:

Que te manque-t-il donc, Marianne? tu es jeune, belle, riche: que désires-tu? d'où viennent tes regrets? tu es aimée, n'est-ce pas? Sa voix trembla en prononçant ces derniers mots, comme si elle eût craint que ce mensonge laissât voir sa pensée. Marianne se cacha la figure dans ses mains et pleura.

—Console-toi, reprit Mme Lascourt: on se

trompe souvent, on s'alarme à tort. Il n'y a qu'un malheur irréparable, la mort-

—Eh bien! je l'ai souhaitée quelquefois.

—Oh! ne parle pas ainsi, Marianne.

—Personne ne me regretterait.

—Personne?

—Excepté vous peut-être. Lui, il verserait des larmes hypocrites, il prendrait un deuil de commande, et au fond du cœur il aurait la joie d'être délivré d'une contrainte insupportable.

—Marianne, cela n'est pas possible, dit Fanny en baissant de nouveau les yeux, car elle se sentait rougir à cet aveu qui confirmait tout ce qu'elle avait pensé et qui lui apportait à la fois une espérance et un remords.

—Oui, reprit Marianne, ma vie lui pèse: il aime une autre femme! Moi morte, il serait libre d'aller où son cœur l'appelle. Il n'aurait pas besoin de mentir pour donner un prétexte à ses absences. Où est-il maintenant? près d'elle, sans doute.

Près d'elle! s'écria Fanny: près d'elle dis-tu! Et au même instant une pâleur mortelle se répandit sur son visage.

—Croyez-vous, ma bonne tante, que je sois sa dupe? Il me quitte pour ses affaires, dit-il? Mensonge! C'est pour aller la rejoindre, pour oublier dans ses bras ce que je lui coûte de gêne et de tourment! J'ai commencé à parler et j'achèverai. Ne dites pas que je me trompe, que je m'alarme sans raison. J'ai été patiente au contraire: j'ai douté bien longtemps, j'ai attendu, sans la demander, une preuve d'amour, un mot, un regard; et depuis deux ans, j'attends encore! et sa froideur augmente de jour en jour, et je lui deviens odieuse! comprenez-vous maintenant que j'ai pu souhaiter de mourir?

—Je n'aurais jamais dû revenir, dit Fanny.

—Et moi, j'aurais dû me taire et ne pas vous affliger, répondit Marianne, qui se méprenait sur l'émotion et la nature des sentiments de Mme Lascourt. Vous avez voulu mon bonheur autrefois: si j'avais eu plus d'empire sur moi-même, si j'avais moins aimé mon mari, vous croiriez encore que je suis heureuse. Mais écoutez-moi, je n'ai plus rien à vous cacher: quand je me suis mariée, je connaissais à peine Alexandre; devant tout à vos bienfaits, j'avais été élevée dans l'attente d'une position médiocre, et je fus éblouie d'abord par la fortune. Tout ce que je voyais, tout ce qui m'entourait était pour moi un sujet d'étonnement et de plaisir. J'avais tant de desirs nouveaux à former et qu'il m'était si aisé de satisfaire, les jours passaient si vite, que je n'avais le temps ni de réfléchir ni de m'arrêter sur aucun objet. Aussi les premières lettres que je vous ai écrites étaient sincères. Mais au bout de quelques mois, cette fièvre de tête se calma,